

manière propre d'utiliser les lieux communs, qui les distingue de la rhétorique et de la dialectique, Avicenne signale que l'on observe, *en outre*, entre la dialectique et la rhétorique elles-mêmes, des différences dans l'usage qu'elles font de ces lieux. // *ŠR* 176, 6. À propos de la dialectique, Avicenne écrit : « *Wa-tusta'mal fi-hā l-muqaddamāt allatī hiya muta'āliyat al-šuhra ḥaḳīqiyatuhā* ». W 182, 11-13 : « Ferner werden... in ihr diejenigen Prämissen angewandt, deren wirkliche Bedeutung (*ḥaḳīqiyā*) in überragendem Mass anerkannt ist ». En entendant *ḥaḳīqiyatuhā* au sens de *ḥaḳīqiyat al-šuhra* (d'après une remarque orale d'A. Hasnaoui), on traduirait plutôt ainsi : « De plus, on utilise en elle les prémisses qui sont d'une notoriété éminente et tout à fait réelle. »

Maroun AOUAD  
(CNRS, Paris)

Charles H. MANEKIN, *The Logic of Gersonides*. A translation of *Sefer ha-Heqqesh ha-Yashar (The Book of the Correct Syllogism)* of Rabbi Levi ben Gershom, with introduction, commentary, and analytical glossary. Kluwer Academic Publishers, Dordrecht, Boston, London, 1992 (The New Synthese Historical Library, vol. 40). In-8°, XII-341 p.

Dans la tradition hébraïque médiévale, l'apprentissage de la logique faisait partie des études philosophiques (lorsque celles-ci étaient pratiquées), tout comme dans la tradition arabe, où les savants juifs ont puisé leurs sources. C'est sans doute grâce à Maimonide, dont le traité de logique écrit en arabe a été traduit en hébreu par Moses Ibn Tibbon en 1256 sous le titre de *Millot ha-Higgayon (Les termes de la logique)*, que les études de logique ont été reçues d'abord dans les milieux juifs de Provence au XIII<sup>e</sup> siècle, mais la formation d'une logique hébraïque a été principalement influencée par les traductions des traités de l'*Organon* d'Aristote effectuées à partir des versions arabes, et par les traductions des commentaires ou traités d'al-Fārābī, d'Ibn Rušd et d'al-Ġazālī (première partie des *Maqāsid al-falāsifa*). La presque totalité des œuvres produites par les savants juifs du Moyen Âge, à partir de ces sources, est restée manuscrite et n'a point encore éveillé la curiosité des érudits modernes. C'est donc avec un vif intérêt que nous saluons ici la publication, par Ch. Manekin, d'une traduction anglaise d'un ouvrage logique de Gersonide.

Exégète biblique, philosophe de premier plan et astronome remarquable dans son grand ouvrage *Milḥamot ha-Shem (Les Guerres du Seigneur)*, Levi ben Gershom (1288-1344), connu aussi sous le nom de Gersonide ou celui de Leo de Balneolis, composa trois traités de logique qui le placent, selon Ch. M., au premier rang des savants juifs médiévaux en cette matière. Ces trois traités sont : 1) le *Livre du syllogisme correct* (daté de 1319 dans les manuscrits); 2) le *Commentaire de logique* (c. 1321-1324), qui est un « supercommentaire » portant sur le *Commentaire moyen* d'Averroès à l'*Organon*, et couvrant l'*Isagogè* de Porphyre et les six traités aristotéliens réunis selon l'ordre traditionnel, *Catégories, De interpretatione, Analytiques Premiers, Analytiques Seconds, Topiques, Réfutations sophistiques*; 3) un *Commentaire sur les premier et second traités d'Averroès concernant certains points des Analytiques Premiers* (après

1323), qui est un commentaire des cinquième et neuvième des *Questions logiques* d'Averroès. Si le deuxième de ces ouvrages a été le plus connu du Moyen Âge hébraïque, le premier fait montre, selon Ch. M., d'une grande originalité de pensée et d'une remarquable rigueur de méthode.

Ce *Livre du syllogisme correct* est conservé (en tout ou en partie) dans quatre manuscrits en hébreu, et dans un manuscrit unique en latin d'une traduction anonyme qui aurait été faite (d'après son style) au tournant des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles. Ch. M. a préparé une édition du traité sur la base de ces manuscrits, et c'est cette édition (à paraître) qui est le support de la traduction publiée par lui. D'après Ch. M., les manuscrits se partagent en deux groupes, qui contiennent des versions sensiblement différentes sur certains points. Pour expliquer ces divergences, Ch. M. émet l'hypothèse que ces deux versions représentent deux « éditions » successives du texte, dont la première daterait de 1319, tandis que la seconde serait postérieure au *Commentaire sur les Questions logiques* d'Averroès. Gersonide aurait modifié son approche de certaines questions de logique modale après avoir eu accès à la traduction des *Questions logiques*, exécutée en 1320 par Samuel ben Judah, et il aurait rédigé à nouveau certaines parties de son propre traité, pour tenir compte des explications d'Averroès sur la logique modale dans ces *Questions*, explications qui différeraient quelque peu de celles du *Commentaire moyen*. Le lecteur hébraïsant pourra, espérons-le, se faire lui-même une opinion sur ce point lorsque les textes originaux en hébreu seront publiés. S'agissant de la version anglaise. Ch. M. a choisi de traduire la « seconde édition » du traité, en donnant, dans son introduction et son commentaire, quelques indications sur les remaniements effectués par Gersonide. Si cette décision se justifie du point de vue éditorial par des raisons matérielles bien compréhensibles, elle est néanmoins regrettable pour le lecteur non hébraïsant qu'elle prive de la « première édition », et de la possibilité d'exercer sa critique sur les textes comparés.

La traduction anglaise (p. 53-188) est accompagnée d'un copieux commentaire (p. 189-299), où les méthodes et preuves de la syllogistique gersonidienne sont minutieusement explicitées, et mises en perspective par rapport à la tradition arabe représentée par Averroès, qui est la référence constante de Gersonide. C'est par Averroès, en effet, que Gersonide connaît la logique d'Aristote, et c'est à travers lui seul qu'il critique divers points de cette logique. Dans son introduction (p. 1-50), Ch. M. consacre quelques pages à donner une vue d'ensemble du traité et à mettre en valeur ses aspects les plus novateurs. Le *Livre du syllogisme correct* comporte deux parties : la première contient le classement des propositions et les règles d'inférences non-syllogistiques, c'est-à-dire des inférences à partir d'une seule proposition (subalternation, conversion, etc.); la seconde partie contient la syllogistique, c'est-à-dire les règles d'inférences à partir de deux propositions. Quant aux éléments du traité les plus dignes de retenir l'attention de l'historien de la logique, Ch. M. en relève cinq : l'interprétation même de la syllogistique, la défense de la quatrième figure, le traitement de la quantification du prédicat, le traitement des inférences avec des termes relationnels ou des prépositions, la logique modale. Dans tous ces domaines, les innovations de Gersonide se déploient dans le cadre de la logique aristotélicienne, comme le note Ch. Manekin, comme d'ailleurs ce fut le cas dans la scolastique latine, mais sans que l'on puisse trouver trace d'une influence de celle-ci sur l'œuvre du savant juif.

Notre propos n'est pas ici d'entrer dans le détail des questions de logique traitées par Gersonide, auxquelles le commentaire de Ch. M. fournit un excellent moyen d'accès. Nous voulions plutôt souligner, à l'intention des historiens de la logique et de la philosophie arabes, l'étroitesse des rapports qui lient le *Livre du syllogisme correct* à la tradition arabe, spécialement à Averroès. Et si le traité de Gersonide ne se comprend pas sans le recours au *Commentaire moyen* et aux *Questions logiques* d'Averroès, il n'est pas moins vrai que l'ouvrage de Gersonide est extrêmement utile à une lecture critique d'Averroès. Ceci est d'ailleurs vrai, bien évidemment, de l'ensemble des ouvrages logiques de Gersonide qui tous ont pour source directe les traités d'Averroès.

Le livre comporte un glossaire hébreu-anglais, et un utile glossaire commenté anglais-hébreu, qui gagne à être confronté avec le vocabulaire arabe de la logique (ce que fait parfois Ch. M.). Curieusement, le livre contient deux listes bibliographiques dont l'une concernerait les ouvrages cités dans le commentaire de Ch. M. Mais cette division ne se justifie pas, car ces deux listes font souvent double emploi, et il arrive inversement qu'un ouvrage cité ne soit dans aucune de ces listes. D'une manière générale, on rencontre trop d'erreurs matérielles, qui sont loin d'être toutes corrigées dans la liste d'*errata* (celle-ci introduit elle-même une erreur grossière : c'est la p. 117 qu'il faut omettre et non la p. 247). Ces défauts sont regrettables dans un livre de qualité, dont le prix est d'ailleurs élevé.

Henri HUGONNARD-ROCHE  
(CNRS, Paris)

Majid FAKHRY, *Ethical Theories in Islam*. E. J. Brill, (« Islamic Philosophy, Theology and Science » VIII), Leyde, 1991. 16,5 × 24,5 cm, x + 230 p.

Longtemps professeur à l'université américaine de Beyrouth, l'auteur est bien connu pour *A History of Islamic Philosophy*, New York and London, 1970 (2<sup>e</sup> éd. 1983; trad. française, *Histoire de la philosophie islamique*, Paris, 1989)<sup>1</sup>. Cet excellent ouvrage est en quelque sorte complété maintenant dans le domaine de l'éthique (cf. p. x). Mais, par rapport au livre précédent, deux différences de méthode se remarquent dans le nouveau compendium : nous y reviendrons après avoir présenté celui-ci. Il comporte au total dix-huit brefs chapitres, groupés en quatre parties : I. « La morale scripturaire » (dans le Coran, et dans les traditions prophétiques); II. « L'éthique théologique » (mu'tazilites et aš'arites); III. « L'éthique philosophique » (depuis ses sources grecques jusqu'à Ğalāl al-Dīn al-Dawwānī, m. 1501); IV. « L'éthique religieuse ». Ce plan est étrange. Une dizaine d'ouvrages ou d'auteurs célèbres traitant de l'éthique, au premier rang desquels figure Miskawayh, appartiennent directement à la philosophie islamique : M. Fakhry les place à juste titre en III, et consigne avec soin leur dette respective aux philosophes grecs ou hellénistiques, et notamment à l'Aristote de l'*Éthique à Nicomaque*. C'est

1. Cf. *Bulletin critique*, n° 8 (1992), p. 60-62.